

d'heures aux barrières, les nécessités prévues la veille n'avaient pas paru assez graves au commandant général pour qu'il eût appelé encore à lui les soldats du rayon de Paris. On avait compté sur la garde nationale que le rappel incessant ne parvenait pas à faire sortir en masse de ses maisons, ou que la sédition emprisonnait dans ses quartiers. En résumé, il faut l'avouer, soit fatalité soit lenteur, l'armée était loin de paraître répondre par sa masse à l'imminence et à l'universalité du danger. Sa faiblesse numérique allait aggraver ce danger.

Duvivier contint le cœur de Paris, à l'Hôtel de Ville. Damesme et Lamoricière se multiplièrent et firent des prodiges de résolution et de mouvement avec les poignées de soldats dont ils disposaient. A quatre heures du soir Damesme avait déblayé et reconquis toute la rive gauche de la Seine, et tenait en respect la population, insurgée en masse, du quartier du Panthéon, ses rapports arrivés d'heure en heure au gouvernement répondaient de la nuit et du lendemain.

Lamoricière occupait, invincible quoique cerné par deux cent mille hommes toute la surface qui s'étend de la rue du Temple à la Madeleine, et de Clichy au Louvre. sans cesse à cheval, volant de sa personne au premier coup de feu, deux chevaux déjà tués sous lui, le visage noirci de poudre, le front ruisselant de sueur, la voix rauque

et brisée par le commandement, l'œil fier et serein du soldat qui respire au milieu de son élément natal, il rendait l'élan à ses soldats, la confiance aux gardes nationaux consternés. Ses rapports respiraient l'intrépidité de son âme, mais il ne dissimulait pas son insuffisance de troupes, l'immensité des assaillants, le prolongement des barricades entre la Bastille et le Château-d'Eau, entre les barrières et le boulevard. Il implorait des renforts que le gouvernement ne cessait d'appeler par le télégraphe et par les officiers d'ordonnance. Les gardes nationaux de la banlieue commençaient à arriver par détachements; à la voix des généraux, ils se rangeaient autour de l'Assemblée et se mêlaient aux gardes nationaux de Paris auxquels ils donnaient l'exemple. Dès que le gouvernement vit arriver ces gardes nationaux de la campagne autour de Paris, il eut le sentiment de la victoire au milieu même des tranches du combat.

XX.

Le général Cavaignac parut tranquilisé sur le résultat définitif de l'événement en lisant les derniers rapports que ses aides de camp apportaient. L'insurrection était de toutes parts refoulée ou contenue à l'exception du faubourg du Temple, du faubourg Saint-Antoine et des immenses quartiers

adjacents, centre d'une population touffue, jadis turbulente, aujourd'hui convulsive. Les soldats qui combattaient depuis le matin étaient fatigués. la nuit devait amener les renforts appelés par le gouvernement. « C'est assez pour aujourd'hui, dit-il. »
 « au conseil. Il faut laisser reposer les soldats, »
 « garder nos positions, recruter nos forces, demain »
 « nous délivrerons la partie de la rive gauche qui »
 « résiste encore. » — Cet avis avait des motifs plausibles; les troupes étaient rares, décimées, exténuées; mais si la nuit devait amener des défenseurs, elle devait aussi entraîner tous les quartiers populeux dans la sédition, multiplier les barricades, les changer en forteresses et nécessiter des flots de sang de la garde nationale et de l'armée pour les reconquérir. Lamartine en fit l'observation au général et au conseil : « Nous avons encore quatre »
 « heures de jour, dit-il, et toute une longue nuit; »
 « ne les laissons pas à l'insurrection. Prévenons-la, »
 « étouffons-la, resserrons-la du moins le plus étroitement possible avant les ténèbres; si les troupes »
 « nous manquent, enlevons par notre exemple la »
 « garde nationale qui flotte et qui tarde, formons »
 « avec le peu de bataillons groupés autour de »
 « l'Assemblée une dernière colonne d'attaque, et »
 « conduisons-la nous-mêmes à l'assaut des barricades du faubourg du Temple, position la plus »
 « forte et la plus décisive des insurgés. »

Le général Cavaignac adopta avec vigueur ce sentiment. il donna des ordres, et se leva pour rassembler et conduire lui-même la masse de la colonne. Lamartine se fit amener ses chevaux sellés et bridés dès le matin pour les éventualités du jour. Il en monta un. il donna l'autre à Pierre Bonaparte, intrépide jeune homme, fils de Lucien, héritier du républicanisme de son père. Le ministre des finances Duclerc, aussi calme au feu que bouillant au conseil, voulut se joindre à eux. Lamartine et ses amis, parmi lesquels un garde national de la 10^e légion, ancien militaire, nommé Blanc, qu'il retrouvait à ses côtés dans toutes les occasions de péril, ainsi que l'aventureux Château-Renaud, se placèrent dans les rangs des premiers pelotons de la garde mobile, et marchèrent par la place de la Concorde et la rue de la Paix en se grossissant en route. Le général Cavaignac, avec la masse de la colonne, les rejoignit à l'embouchure des boulevards. Le représentant breton, M. de Tréveneuc, à cheval et armé, demanda à Lamartine l'autorisation de se joindre à lui. Sa physionomie inconnue alors au membre du gouvernement respirait le patriotisme et le combat. Un orage d'été éclatait en ce moment sur Paris. le général Cavaignac, entouré de son état-major, Lamartine, Duclerc; Pierre Bonaparte, suivis d'environ deux mille hommes, s'avancèrent à la lueur des éclairs, au fracas de la foudre et aux applau-

dissements des bons citoyens, jusqu'à la hauteur du Château d'Eau. Pendant que le ministre de la guerre envoyait chercher du canon et formait sa colonne confiée au général Foucher, commandant de Paris, Lamartine alla passer en revue l'artillerie de la garde nationale au Temple. Ces braves citoyens n'étaient qu'une poignée d'hommes noyés dans une population debout convulsive, inflammable, indécise entre la sédition et la République. Le nom de Lamartine, sa présence, ses gestes la continent à peine. Elle l'entoura et le suivit de ses cris et de sa foule jusqu'au boulevard. La colonne était formée et reçut l'ordre de charger.

Lamartine et ses amis s'élancèrent avec les bataillons de garde mobile et de ligne aux cris de *Vive la République!* Ces jeunes soldats semblaient soulevés du sol par l'esprit d'Austerlitz. Après trois quarts d'heure d'assauts répétés, et sous une grêle de boulets et de balles qui décimèrent les généraux, les officiers et les soldats, ces fortifications furent emportées. Lamartine désirait la mort, pour se décharger de l'odieuse responsabilité du sang qui allait peser si injustement, mais inévitablement sur lui. Trois fois il s'élança de son cheval pour aller au pied de la barricade chercher à tomber en victime au premier rang de ces généreux soldats, trois fois les gardes de l'Assemblée l'entourèrent de leurs bras et le retinrent par la violence. Son che-

val, monté par Pierre Bonaparte, fut tué à côté de lui. le sien blessé. le canon de plus gros calibre envoyé par le général Cavaignac, démolit la dernière fortification des insurgés sur ce point. Quatre cents braves tués ou mutilés jonchaient le faubourg. Lamartine revint au Château d'Eau rejoindre le général Cavaignac.

Accompagné de Duclerc et d'un garde national nommé Lassaut qui s'attacha à lui ce jour-là, il franchit seul la ligne des avant-postes pour aller reconnaître les dispositions du peuple sur le boulevard de la Bastille. Une foule immense de peuple s'ouvrit encore à son nom, et l'accueillit de ses acclamations, de ses enthousiasmes et de ses larmes. Il s'entretint longtemps avec cette foule en la fendant au petit pas du poitrail de son cheval. Cette confiance au milieu des masses insurgées le préservait seule de leur colère. Ces hommes dont la pâleur, l'accent fébrile, les larmes mêmes attestaient l'émotion lui parlaient de leurs griefs contre l'Assemblée, de leur douleur de voir la révolution se tacher de sang, de leurs dispositions à lui obéir, à lui qu'ils connaissaient pour leur conseil pour leur ami et non pour leur flatteur, de leur misère, de leur faim, du dénuement de leurs enfants et de leurs femmes. « Nous ne sommes pas de mauvais ci-
« toyens, Lamartine! lui disaient-ils, nous ne som-
« mes pas des assassins, nous ne sommes pas des

« factieux ! nous sommes des malheureux , nous
 « sommes des ouvriers honnêtes qui demandent
 « seulement qu'on s'occupe de nous , de notre tra-
 « vail , de nos misères ! Gouvernez-vous vous-
 « même ! sauvez-nous ! commandez-nous ! Nous
 « vous aimons vous ! nous vous connaissons ! nous
 « désarmerons nos frères ! »

En parlant ainsi , ces hommes amaigris par quatre mois de chômage et d'agitation touchaient les habits et les mains de Lamartine. Quelques-uns d'entre eux couraient dépouiller des étalages des bouquetières et lançaient des fleurs sur la crinière de son cheval. De temps en temps seulement, un conjuré à figure sinistre passait sur les trottoirs et jetait le cri de guerre étouffé sous les cris plus nombreux de *Vive Lamartine !*

Tel était l'aspect de ce peuple , que la nuit faite de troupes pour occuper ces quartiers , allait jeter tout entier dans l'insurrection.

XXI.

Lamartine revint sans avoir été ni attaqué ni insulté , rejoindre le général sur le boulevard. Il lui exposa la situation d'esprit de ce peuple. Il s'entendit tout en marchant , avec lui , sur les ordres pressants à donner aux troupes hors de Paris pour les appeler en masse et immédiatement par

toutes les routes. il laissa le général à la porte Saint-Martin disposer sa défense et revint communiquer ses ordres concertés au ministère de la guerre et au conseil.

Il était nuit. Le feu avait cessé partout. Pendant l'absence de Lamartine , ses collègues , Arago , Garnier-Pagès , Marie , Pagnerre , étaient allés visiter les mairies , et animer les gardes nationaux de leur exemple et de leurs exhortations , Ledru Rollin était resté à la présidence pour l'expédition des ordres d'urgence , et pour surveiller les dangers éventuels de l'Assemblée.

A minuit les régiments les plus rapprochés et les gardes nationaux des villes voisines entraient en masse par toutes les barrières. la victoire pouvait être lente encore , mais elle était désormais assurée.

XXII.

Cependant la confiance rentrée dans l'esprit du gouvernement n'était pas rentrée dans l'Assemblée nationale. Un parti ombrageux , voulait profiter de cette crise pour renverser la commission exécutive , dont on continuait de se défier sans fondement. Le lendemain à huit heures un certain nombre de représentants força la porte du conseil et engagea officieusement les membres du gouvernement à

donner leur démission. Les membres du gouvernement à l'unanimité ne demandaient depuis longtemps qu'à sortir d'une situation où le dévouement seul les retenait contre toutes leurs convenances et contre toutes leurs ambitions. Néanmoins ils ne voulurent pas se retirer au milieu d'une tempête, ni quitter le champ de bataille en lâches qui désertent le pouvoir pendant le combat. Lamartine, Garnier-Pagès et Barthélemy-Saint-Hilaire, se soulevèrent avec énergie contre cette insinuation :

« Que l'Assemblée nous destitue et nous remplace, dirent-ils, nous obéirons en bons citoyens, la destitution sera un ordre. Mais notre retraite volontaire en un pareil moment serait un dés-honneur ! »

A dix heures l'Assemblée en permanence donna tous les pouvoirs civils au général Cavaignac à qui ils avaient confié eux-mêmes la veille tous les pouvoirs militaires. Lamartine écrivit au nom de ses collègues la lettre suivante à l'Assemblée.

« Citoyens représentants,

« La commission du pouvoir exécutif aurait manqué à la fois à ses devoirs et à son honneur en se retirant devant une sédition et devant un péril public. Elle se retire seulement devant un vote de l'Assemblée. En vous remettant le pou-

« voir dont vous l'aviez investie, elle rentre dans les rangs de l'Assemblée nationale pour se dévouer avec vous au danger commun et au salut de la République. »

Tel est le récit des principaux événements auxquels j'ai participé pendant les deux premières périodes de la révolution de 1848 et de la fondation des institutions républicaines en France. Les destinées de la République ont passé depuis dans d'autres mains. C'est à l'avenir de rétribuer selon les actes. De grands services ont été rendus, des fautes ont été commises. Je prie Dieu, mes contemporains et la postérité de me pardonner les miennes. Puisse la Providence suppléer aux erreurs et aux faiblesses des hommes ! Les républiques semblent plus directement gouvernées par la Providence parce qu'on n'y voit point de main intermédiaire entre le peuple et sa destinée. Que la main invisible protège la France ! qu'elle la soutienne à la fois contre les impatiences et contre les découragements, ce double écueil du caractère de notre race ! Qu'elle préserve la République de ces deux écueils : la guerre et la

démagogie! et qu'elle fasse éclore d'une République conservatrice et progressive la seule durable, la seule possible, ce qui est en germe dans cette nature d'institution : la moralité du peuple et le règne de Dieu.

FIN DU TOME SECOND ET DERNIER.

PERROTIN, ÉDITEUR DE L'HISTOIRE DES GAULES

Place du Doyenné, 3, vis-à-vis le guichet du Carrousel.

HACHETTE, RUE PIERRE-SARRAZIN, 12

MÉTHODE B. WILHEM

MANUEL MUSICAL

A L'USAGE

DES COLLÈGES, INSTITUTIONS. ÉCOLES ET COURS DE CHANT

Compreuant pour tous les modes d'enseignement

LE TEXTE ET LA MUSIQUE EN PARTITION

DES TABLEAUX DE LA MÉTHODE DE LECTURE MUSICALE ET DE CHANT ÉLÉMENTAIRE

PAR B. WILHEM

Ouvrage adopté par l'Institut de France (1)

Approuvé et recommandé par le Conseil de l'Université

Adopté par le Comité central d'instruction primaire de la ville de Paris

ET PAR LA SOCIÉTÉ POUR L'INSTRUCTION ÉLÉMENTAIRE

Mon vieil ami, ta gloire est grande!

disait le poète national, Béranger, à son ami Wilhem, le maître des orphéonistes naissants; jamais louange ne fut plus naïve et mieux méritée. C'est en effet une de nos gloires, la gloire de Wilhem, ce savant musicien, qui osait, il y a vingt-cinq ans, entreprendre cette tâche presque impossible : rendre la musique populaire, dans cette France regardée, depuis des siècles, comme un pays si peu musical, et faire si bien que désormais, cette inspiration féconde des plus saintes passions de la vie, se répandit à flots inspirés, non plus seulement sur les riches d'en haut, mais sur les pauvres d'en bas : artisans, soldats, laboureurs, enfants du peuple. A cette heure, grâce à l'habile artiste qui n'a pas désespéré du génie de la foule, ce concert immense dont Wilhem est le créateur, cet orchestre des voix disciplinées dont il est resté le chef même dans sa tombe, ils remplissent nos églises, nos temples, nos rues, nos carrefours! Eh! quel don plus précieux se pouvait faire au peuple de France? La musique, c'est la grande consolation des jours de deuil; c'est l'évocation ardente de l'avenir, c'est la glorification du présent, c'est la gloire du passé; elle calme les âmes, et elle les élève; elle discipline les esprits, et elle les remplit d'un feu sacré; elle est la voix des nations enthousiastes, elle est tour à tour la chanson et le chant national; elle est le charme touchant de l'homme isolé qui s'en va à son travail de chaque jour!

C'est à Wilhem que la France est redevable de cette fête éternelle. Que de zèle, que d'efforts, quelle persévérance il a fallu au patient et laborieux professeur, pour toucher enfin à ce but populaire que son enseignement s'était donné! Mais au moins, s'il est mort à la peine, a-t-il

(1) Une décision ministérielle de M. de Saint-Yon vient de rendre obligatoire l'étude de la méthode Wilhem dans tous les corps d'infanterie et du génie.